Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 59 (1914)
Heft: 5

Artikel: La bataille de Sempach
Autor: Cérenville, B. de
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-339618

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

REVUE MILITAIRE SUISSE

LIXe Année N° 5 Mai 1914

La bataille de Sempach.

Si les Confédérés avaient à extraire du trésor glorieux de leurs annales une date de bataille pour en faire un grand anniversaire national, c'est sur la journée du 9 juillet 1386 que devrait sans doute se porter leur choix, comme sur l'acte qui a consacré définitivement l'existence de leur patrie.

Le combat de Morgarten reste l'œuvre de défense légitime des trois communautés primitives contre les empiétements de grands fonctionnaires, les Habsbourg, qui cherchaient à se substituer au souverain naturel des Waldstætten, l'empereur. Il demeure l'expression du respect de la hiérarchie et de l'ordre établi.

Celui de Sempach, au contraire, marque le point de départ d'une rupture avec le passé et les traditions. C'est un acte presque révolutionnaire, qui porte l'empreinte de son époque, de cet extraordinaire XIVe siècle, dont l'histoire troublée est faite tout entière de violentes crises politiques, rurales et surtout sociales, de schismes, de guerres, d'épidémies, de bouleversements de toute espèce.

La portée de cet événement dépasse les limites étroites dans lesquelles s'était maintenue l'histoire suisse, et s'étend à toute l'Europe.

La bataille de Sempach reflète de la façon la plus caractéristique le conflit aigu entre deux principes, représentés, l'un, par la féodalité, et, l'autre, par les communes républicaines, dont le premier triomphe en Souabe, sur la rive droite du Rhin, et dont l'autre reste victorieux sur la rive gauche du fleuve, dans le pays des Ligues helvétiques. Expliquer, raconter cette

journée, c'est résumer tout ce qui se passe à cette époque sur le vaste théâtre de l'histoire européenne.

* * *

La dissolution du Saint-Empire romain de nation germanique, arrêtée jadis par Rodolphe de Habsbourg et son successeur Albert, avait repris de plus belle au cours du XIVe siècle. En fait, le pouvoir central, miné par les compétitions des grandes familles de Bavière, de Luxembourg et de Habsbourg, n'existait plus.

L'empereur Charles IV de Luxembourg (monté sur le trône en 1347), de caractère faible, dénué de prestige, n'était pas homme à dominer les deux grands courants qui travaillaient l'Allemagne. D'une part, les seigneurs les plus puissants, accaparant les attributions du souverain, tendaient avec succès à se tailler des territoires indépendants, noyaux de futurs royaumes; de l'autre, les bourgeois des villes, enrichis par le commerce, enhardis par les franchises qu'ils avaient achetées de leurs barons appauvris, cherchaient à se constituer en communes, en républiques libres.

Les premiers attiraient à eux toute la petite noblesse (chevaliers et barons) en se posant en champions de l'idée féodale contre l'ennemi commun : le bourgeois et le serf affranchi.

Les seconds, auxquels l'empereur ne pouvait plus offrir ni secours ni protection efficace, unissaient leurs faiblesses isolées pour fonder des ligues puissantes par leur industrie et leur commerce et aussi par l'esprit de civisme et de dévouement qui les animait. Ces unions s'étaient formées sur tous les points de l'Empire. Elles groupaient parfois de toutes petites cités d'une région restreinte[1]. Les plus redoutables étaient la Ligue de Souabe, la Ligue du Rhin et la Hanse, dont l'influence s'étendait sur la Baltique et la mer du Nord[2].

La Confédération des Waldstætten avait représenté de bonne heure une forme de cet esprit d'association, particuliè-

[1] Telle fut la ligue des villes riveraines du lac de Constance, au début du 15e siècle, par exemple.

[2] Aux ligues des bourgeois s'opposaient des ligues de chevaliers, dont les principales étaient, en Allemagne, celles du Lion, de Saint-Georges et de Saint-Guillaume.

rement intéressante parce qu'elle avait été l'œuvre durable de communautés rurales et non citadines. Il était naturel que le succès de leurs voisins montagnards eût poussé les villes du plateau suisse à s'unir non seulement entre elles, mais aussi avec le jeune et vigoureux Etat des cantons primitifs.

Nous n'avons pas à étudier ici le réseau des alliances nouées entre les Waldstætten et Lucerne, Zurich, Zug et Berne. Ce sont là choses connues. Rappelons seulement que ces différents éléments n'étaient pas tous reliés directement entre eux. Mais tous étaient alliés aux cantons forestiers qui constituaient ainsi le noyau du groupe et l'intermédiaire entre les membres de l'union.

Presque toujours les traités avaient été conclus sous l'aiguillon d'un danger pressant, sous la menace d'un conflit entre la cité et le seigneur dont elle dépendait et des droits duquel elle cherchait à se dégager. Le seigneur savait agir de son côté. Il comptait souvent des partisans dans la ville. Il utilisait aussi l'opposition entre les anciens habitants et les nouveaux venus, petits artisans qui aspiraient à l'influence détenue par les vieilles familles. On voyait ainsi se former dans la place un parti dit aristocratique, qui s'appuyait sur le seigneur, et un parti populaire, qui regardait du côté des Confédérés.

L'histoire de Zurich sous le bourgmestre Rodolphe Brun, celle de Lucerne, mêlée directement aux événements qui précédèrent Sempach, nous offrent des exemples caractéristiques de ce phénomène à la fois politique et social.

De toutes les maisons seigneuriales établies sur le plateau suisse, celle d'Autriche (c'est-à-dire les Habsbourg), restait la plus puissante, aussi bien par son influence politique que par l'étendue de ses biens personnels. Depuis Morgarten, elle avait lutté pied à pied, avec des chances variables, pour empêcher ses villes et ses sujets d'être gagnés par l'esprit nouveau que représentaient les Waldstætten et leurs alliés. Elle demeurait l'adversaire naturel de la jeune Confédération.

Mais les circonstances ne lui étaient point favorables. Un partage (1365) avait divisé ses domaines et l'avait séparée en deux branches qui suivaient leurs destinées distinctes [1].

[1] A la mort du duc Rodolphe IV, en 1365, ses fils Albert et Léopold s'étaient partagé ses biens. Le premier reçut le duché d'Autriche. Le second, celui de Sempach, avait pris le Tyrol, la Carinthie, la Carniole, la Styrie et les terres qu'on appelait les pays antérieurs et sises en Souabe, en Alsace, dans le Brisgau et en Helvétie.

Puis la situation financière des Habsbourg laissait à désirer et trahissait de sérieux embarras, communs d'ailleurs à la plupart des princes de ce temps.

Le duc Léopold III, auquel étaient échues les terres habsbourgeoises du plateau suisse, était un représentant authentique de sa classe. Chevalier galant, beau et brave, il avait des goûts de vie large et fastueuse, et les florins d'or lui coulaient entre les doigts. Son ardeur impatiente, son esprit mobile, ses caprices ne s'accordaient guère avec les calculs lointains de la diplomatie. Ses projets, mal préparés, manquant de base, changeaient à chaque saute du vent. En Allemagne, en Italie, il se mêlait à des entreprises de grande politique, qui tournaient régulièrement à son désavantage.

Sur toute l'étendue de ses domaines il avait, poussé par l'excès de ses dépenses, augmenté les impôts et il s'était par là même attiré la désaffection de ses sujets. Enfin, lors de l'invasion en Helvétie des « Gugler » d'Enguerrand de Coucy, il s'était dérobé à l'appel de ses gens; il avait laissé aux Confédérés le soin de défendre l'Argovie contre les bandes de pillards gallois et picards qui s'étaient abattues sur le pays. Cette abstention inexplicable n'avait pas contribué à accroître son prestige.

Tout cela, les Suisses ne l'ignoraient pas. Quelle belle occasion pour eux de travailler ces populations mécontentes et de renforcer chez les sujets des Habsbourg les influences démocratiques et démagogiques opposées à l'Autriche ! Derrière eux, ils sentaient l'appui tacite du nouvel empereur Wenceslas, qu'alarmait la politique agitée de Léopold III, et l'assistance effective des villes allemandes dont les conflits avec le duc entraient dans une phase aiguë. Le jeune prince était lentement submergé par tous ces courants hostiles. Au Nord du Rhin, ses domaines étaient menacés, avec tous ceux de la féodalité allemande, par les villes souabes et rhénanes ; au Sud, il voyait avec inquiétude s'accentuer la poussée des Suisses. Et, pour comble de malheur, ses adversaires cherchaient à se tendre la main par-dessus les rives du fleuve. Dès 1383, en effet, la Ligue de Souabe avait entamé des négociations actives avec les cantons. Il lui importait de faire entrer ses voisins dans son

alliance et de fortifier la communauté d'intérêts qui existait déjà entre les cités allemandes et helvétiques.

Dans ces graves conjonctures, que devait être la politique de Léopold ? Prévenir la réunion de ses ennemis, trouver à l'amiable un mode de vivre avec les Confédérés, conclure si possible un traité avec eux, en tout cas chercher à les neutraliser. Il s'y appliqua sincèrement et, cette fois, avec suite dans les idées. Une partie diplomatique serrée s'engagea en 1384 et 1385. Au début, le Habsbourg parut avoir quelques chances. Les propositions souabes n'avaient pas rencontré au sein des cantons une parfaite unanimité. Le parti autrichien et aristocratique s'agitait avec succès dans quelques villes. Puis, les éléments démocratiques reprirent le dessus. Le duc, venu tout exprès à Zurich, où il s'était ménagé des amis dans le Conseil, fut reçu avec largesses et belles paroles. Mais il ne parvint pas à conclure l'alliance désirée, malgré les avantages commerciaux dont il faisait l'offre séduisante aux bourgeois. Bien au contraire, en 1385, une partie des Etats confédérés se faisait recevoir dans l'union des villes allemandes, scellant ainsi la solidarité entre Souabes et Suisses.

Dès lors, le conflit entrait dans la force des choses ; il devenait inévitable. C'est à tort que la passion de nos vieux chroniqueurs a cherché à en rejeter la responsabilité sur le duc. Il faut le répéter, dans la guerre de Sempach, les Confédérés furent les premiers agresseurs. Léopold, après avoir tout fait pour éviter une lutte qui était contre son intérêt, s'efforça de la retarder. Mais les points de friction étaient trop brûlants. Ce fut à Lucerne que s'alluma l'incendie.

Il importe d'éclaircir en quelques mots la situation de cette ville, sujette des Habsbourg à la vérité, mais qui, grâce à son rôle économique sur la route du Gothard, était déjà fort prospère et, par conséquent, fort émancipée. Elle avait acquis de ses seigneurs de nombreuses franchises et une large autonomie administrative. Son alliance avec les Confédérés (1332), qui résultait en bonne part de nécessités commerciales et découlait du trafic du Gothard, lui avait donné beaucoup d'assurance. Elle s'efforçait, à la fin du XIV^e^ siècle, de se créer son domaine propre, d'arrondir, par voie d'achats ou d'échanges, le territoire qu'elle possédait autour de ses murs, de s'assurer une

zone d'influence politique par des traités de combourgeoisie conclus avec les villes et les communautés environnantes (Sempach et l'Entlibuch, par exemple). Elle jetait ainsi les bases du territoire qui est devenu par la suite le canton de Lucerne. Tout cela ne pouvait guère se faire qu'au détriment des Habsbourg.

Que les fonctionnaires autrichiens, répartis dans les châteaux tout alentour, et attentifs à sauvegarder les intérêts de leur maître, eussent cherché à enrayer cette dangereuse expansion; que, de son côté, le peuple de Lucerne, jeune, ardent, soumis à la pression d'éléments violents et révolutionnaires et dont l'assurance croissait en proportion de ses succès, eût cherché à améliorer encore sa situation politique et économique, cela se comprend aisément. Ainsi, une série de conflits avait graduellement envenimé les relations entre les Lucernois et les baillis autrichiens. Les premiers, illégalement, recevaient au nombre de leurs bourgeois certaines catégories de ressortissants autrichiens, qu'ils s'étaient engagés à ne pas soustraire à l'autorité ducale. Les seconds ripostaient en apportant au commerce de la cité toutes les entraves imaginables ; ils percevaient notamment avec une extrême rigueur les péages qui jalonnaient les routes argoviennes [1].

Ce que les Lucernois supportaient avec le plus d'impatience, c'était la proximité de la forteresse de Rothenbourg, à 8 km. environ au N.-O. de leur ville, et qui servait de résidence au bailli autrichien le plus rapproché. Ce petit bourg, protégé par un ravin profond et un château, constituait, au point de vue militaire, un excellent point d'appui. Au point de vue commercial, il se trouvait au débouché de l'Argovie, sur le lac des Quatre-Cantons et sur la route la plus directe conduisant de ce lac à Bâle, et à la grande artère navigable du Rhin.

Intentionnellement, les ducs en avaient fait un centre de concurrence aux Lucernois indociles. Pas de franchises d'impôts et de service militaire, pas de privilèges économiques qu'on

[1] Les Confédérés avaient tous à pâtir des rigueurs commerciales de l'Autriche. Les péages de Rothenbourg, Lenzbourg et Rapperswyl furent une des principales causes de la guerre. Tant il est vrai qu'au moyen âge les raisons économiques jouaient dans les conflits un rôle aussi important que de nos jours.

n'eût accordé aux habitants de Rothenbourg. Et même, ils avaient reçu le monopole, dans la région, des transports de sel, de drap et de vin, auxquels les Lucernois étaient directement intéressés. Leur seule obligation, en échange de tant de faveurs, consistait à garder, contre un coup de main, la forteresse, qui était une menace permanente pour leurs voisins.

On ne peut s'étonner beaucoup de ce que, dans ces circonstances, les hostilités eussent précédé de longtemps la déclaration de guerre. Entre les gens de Rothenbourg et les Lucernois, puis entre les baillis autrichiens et les Confédérés qui épousaient les griefs de leurs alliés, les actes de violence se multipliaient. Ainsi, de nos jours, les fusils sont partis tout seuls dans les Balkans.

A la fin de l'année 1385, le duc fit une dernière tentative pour arriver à une solution amiable. Mais, au cours même des délibérations, les Confédérés, désireux de brusquer les choses, se jetaient en campagne et s'assuraient de quelques points importants. Les Zurichois s'emparaient de Rapperswyl ; les Zougois occupaient le château de Saint-André; les Lucernois, enfin, surprenaient Rothenbourg et le détruisaient de fond en comble.

Ainsi, les ponts étaient coupés. Des incidents nouveaux vinrent encore montrer à Léopold que le fossé était désormais infranchissable : ce furent les traités de combourgeoisie conclus entre Lucerne, d'une part, et, de l'autre, la cité de Sempach et les habitants de la belle vallée de l'Entlibuch. Ces derniers, qui avaient à se plaindre de leur bailli Pierre de Thorberg, avaient déjà resserré leurs relations de bon voisinage avec les Unterwaldiens. Une révolte les jeta ouvertement, en décembre 1385, dans les bras des Lucernois. Quant au bourg de Sempach, il souffrait d'une crise due en bonne part aux mauvais procédés du duc à son égard. Possédant un péage local et tirant quelques profits du transit des marchandises, ses habitants avaient vu leur commerce dépérir, au grand bénéfice de Rothenbourg et de Sursée, injustement avantagés par Léopold. En outre, ils s'étaient vus placés arbitrairement sous la dépendance judiciaire du bailli de Rothenbourg.

Le 6 janvier 1386, la ville de Sempach unissait sa cause à celle de Lucerne. De ce moment, son nom entrait dans l'histoire.

II

Les Confédérés n'étaient pas seuls à fourbir leurs armes. Toute l'Allemagne était en fièvre. Partout, les bourgeois se dressaient en face de la féodalité, avec le désir d'en finir : les cités rhénanes contre leurs princes ecclésiastiques, celles de Franconie contre l'évêque de Wurzbourg et le burgrave de Nuremberg, et celles de Souabe contre le duc de Wurtemberg.

Il serait superflu d'exposer en détail les hostilités qui précédèrent en Suisse la campagne de Sempach. Jusqu'au mois de février 1386, on se fit, autour des lacs de Zurich et de Zoug et en Argovie, une petite guerre qui tendait surtout à la possession des routes commerciales. Puis vint un armistice que suivirent de nouvelles opérations au cours desquelles les Confédérés ne furent pas toujours vainqueurs.

Le duc avait laissé à ses baillis le soin de défendre ses terres en Helvétie. Lui-même se préparait au choc décisif. Pour se procurer des ressources financières, il vendait pour 60 000 ducats (environ deux millions de francs de notre monnaie) une partie de ses domaines du Frioul au duc François de Carrare. Il parcourait le Vorarlberg, le Tyrol, la Styrie. Il battait le rappel au près et au loin et s'occupait à réunir les contingents venus du dehors avec ceux de ses propres sujets.

Les ligues féodales du Lion, de Saint-Georges, de Saint-Guillaume lui promirent leur concours contre un adversaire commun et détesté. Tous ces seigneurs aux noms sonores et brillants de la Thurgovie, de la Forêt-Noire, de la Souabe, de la Haute-Alsace, de la Franche-Comté, de l'évêché de Bâle, tous ces nobles dont les châteaux en ruines marquent encore aujourd'hui le souvenir, envoyaient successivement leurs défis aux Confédérés.

Léopold se mettait aussi en rapport avec quelques-uns de ces fameux « condottieri » ou chefs de bandes qu'avait fait surgir la guerre de Cent-Ans. Il recrutait des mercenaires en Allemagne, en Bourgogne, en Alsace et jusque dans le Brabant et en Italie.

Ces divers détachements, soudards ou seigneurs accompagnés de leur suite, auxquels on avait assigné l'Argovie comme

lieu de rendez-vous, se concentraient lentement et prenaient leurs quartiers dans les cités habsbourgeoises. Au début de juin 1386, toute cette armée comptait assez exactement 10 000 hommes, dont 700 chevaliers.

Le fond en était composé de sujets autrichiens, paysans ou citadins, des villes habsbourgeoises [1]. Les autres contingents d'infanterie manquaient d'unité morale. Quant aux chevaliers, rassemblés par une haine commune, ils étaient divisés par de fréquentes rivalités dans lesquelles l'amour-propre, les questions de préséance jouaient un grand rôle. C'est ainsi que les nobles de Souabe et ceux du Tyrol réclamaient chacun le droit de premier combat.

Il est à présumer que l'armement et l'équipement présentaient le même caractère de diversité que les troupes elles-mêmes et ne se ressemblaient que par leur complication et leur poids. Certaines figures de pierres tombales nous permettent de nous faire une idée de l'équipement du chevalier. Sur le vêtement proprement dit venait tout d'abord le haubert ou cotte de mailles, parfois aussi une sorte de longue chemise faite de lamelles de cuir durci, et munie de deux manches également en cuir. A cette double ou triple enveloppe s'adaptaient différentes pièces de métal, plaques ou étuis, qui protégeaient les parties les plus sensibles du corps : cou, poitrine et articulations. Un ceinturon de cuir portait la large épée.

Les casques ronds ou ovoïdes, heaumes ou bassinets, revêtaient des formes variées. A l'intérieur, un fort bourrelet d'étoffe très chaud garantissait la tête contre les heurts. De gros gants de cuir, à étuis de fer pour les doigts, des chaussures de métal allongées en pointe démesurée, en « poulaine », suivant la mode extravagante de l'époque, complétaient cet attirail, dont on a peine à réaliser la pesanteur étouffante.

L'armement consistait en une lance de frêne, longue de trois mètres environ pour les chevaliers et de deux mètres

[1] Brisach, Fribourg en Brisgau, Waldshut, Säckingen, le petit Bâle, Schaffhouse, les principales villes de l'Argovie (Brugg, Lenzbourg, Aarau, Zofingue, Baden) et de la Thurgovie (Winterthour, Diessenhofen, Frauenfeld, Steckborn).

et demi pour les gens de pied [1], en une large épée et un poignard. Le port du bouclier n'était plus usité. L'arbalète et l'arc étaient réservés à un petit nombre de soldats spécialement instruits, ainsi que le maniement des lourdes bombardes qui constituaient l'artillerie du temps [2].

Ayant, à la fin de juin, rassemblé tout son monde autour de sa bonne ville de Brugg, Léopold se disposa à entrer en campagne.

La situation politique se présentait à ce moment sous un jour assez favorable pour lui. A l'instant extrême, le duc avait en effet réussi à neutraliser une partie de la coalition. La Ligue de Souabe, impressionnée par l'idée de la lutte prochaine, avait consenti à soumettre ses différends avec l'Autriche à la sentence d'un tribunal arbitral. Après avoir promis son appui aux Suisses, elle se retirait du combat, tout en s'efforçant vainement de persuader les Confédérés à en faire autant.

L'attitude de Berne n'était pas moins hésitante. La cité de l'Aar était agitée de troubles politiques intérieurs. Sous l'influence d'un parti aristocratique fort puissant, elle inclinait vers la négociation. Sa situation financière était mauvaise et ne la prédisposait guère aux entreprises. De plus, elle avait pris ombrage de l'extension inattendue dans l'Entlibuch de ses voisins de Lucerne, dont les progrès avaient contrecarré ses propres ambitions. Elle restait sur la réserve et semblait peu disposée à opérer sur les flancs de l'armée ducale une utile diversion qu'escomptaient ses alliés suisses.

[1] Il semble bien qu'il faille rompre avec la légende des lances longues de 14 à 16 pieds qu'auraient portées les chevaliers autrichiens. Nous possédons peu d'armes authentiques datant du XIVe siècle. Les quelques exemplaires connus ne justifient en rien les données traditionnelles. Les lances démesurées de nos musées ne remontent pas à Sempach, mais seulement aux guerres du XVe et du XVIe siècle. En fait, les lances de 1386 ne doivent pas avoir été beaucoup plus grandes que les hallebardes suisses. Telle est tout au moins la conclusion des dernières recherches de spécialistes en cette matière.

[2] Le duc Léopold avait-il de l'artillerie ? La chose n'est pas prouvée, mais n'est pas invraisemblable non plus. Les bombardes avaient fait leurs débuts à Crécy, en 1346. En 1383, lors du siège de Berthoud, les Bernois possédaient quelques-unes de ces lourdes pièces de pierre cerclées de métal. Les Lucernois en avaient également dans leurs arsenaux. La poudre venait de Milan. L'historien Liebenau penche, dans l'examen de cette question, nettement pour l'affirmative et attribue aux décharges d'artillerie le grand bruit qui marqua le début de la bataille de Sempach.

En résumé, les trois petits cantons, Lucerne, Zoug et Zurich, où les éléments violents et populaires préconisaient la guerre à outrance, demeuraient isolés.

L'appoint de la petite vallée de Glaris, sujette des Habsbourg, mais qui embrassait ouvertement le parti des Suisses, quelques « razzias » couronnées de succès sur différents points du territoire autrichien ne constituaient pas une compensation suffisante aux risques d'une situation fort sérieuse.

Le rassemblement des troupes ducales en Argovie vint arrêter les petites opérations. Les Confédérés en conclurent que Léopold allait mettre le siège devant Zurich, comme l'avaient fait à plusieurs reprises ses ancêtres. Un corps de 1600 hommes se porta sur la Limmat pour couvrir la cité qu'on croyait menacée.

A la vérité, Léopold avait bien détaché sur Baden un corps d'observation ou de démonstration (de 3000 hommes probablement), sous le commandement de son ancien chancelier, Hans de Bonstetten, pour protéger l'Argovie contre les dévastations des corps suisses. Mais son offensive réelle se portait ailleurs. Il s'agissait pour lui d'écraser la jeune Confédération au cœur même de la rébellion et d'étouffer une fois pour toutes ce foyer de contagion révolutionnaire. Profiter de l'absence des troupes suisses occupées à Zurich, bousculer les faibles détachements éparpillés sur la frontière, marcher sur Lucerne, siège des éléments les plus violemment hostiles à l'Autriche, s'en emparer, frapper ses ennemis par un exemple terrible, tout cela, à vues humaines, ne devait être qu'un jeu pour sa brillante armée de chevaliers.

Seulement, le Habsbourg avait négligé, dans l'exécution de ce plan, un élément essentiel: le service des reconnaissances, qui devait le maintenir avec le corps principal de l'adversaire en contact permanent et le renseigner sur les intentions véritables des Confédérés. On verra quelles furent les conséquences de cet oubli. *(A suivre.)*

B. DE CERENVILLE,
Capitaine d'infanterie.